

STUART MILL, LE PLUS GRAND BONHEUR POUR LE PLUS GRAND NOMBRE ?

Stuart Mill plaît beaucoup ces derniers temps, non seulement dans le monde anglo-saxon mais aussi sur le continent européen. Les études qui lui sont consacrées connaissent un regain et il nourrit également une pensée politique en quête de ressourcement, des libéraux aux socialistes.

C'est que, comme bien des auteurs d'envergure, son œuvre se prête à des lectures multiples et ambivalentes et il n'est pas toujours aisé de recomposer le Mill des économistes, des épistémologues, des politologues, des juristes, des philosophes. Cela ne rend pas l'enquête facile, pour aborder sa manière de nouer *bonheur* et *droit* mais c'est aussi ce qui fait la richesse de l'entreprise. Aussi m'en tiendrai-je à la dernière catégorie, au titre d'entrée principale, pour tenter de dégager l'articulation des deux termes, entendue comme séparation et relation.

S'il intéresse autant, c'est aussi que peu de penseurs du XIX^{ème} siècle peuvent rivaliser avec lui en terme d'anticipation du futur et d'actualité : ses idées favorables au droit de vote des femmes et à la contraception¹, ses avertissements concernant la démocratie représentative, ses réflexions sur l'état stationnaire de l'économie sont de sujets toujours discutés et disputés².

Sa doctrine, ancrée dans le long XIX^{ème} siècle, se veut d'abord celle de l'expérience, à commencer par la sienne propre³.

¹ Il fut emprisonné à l'âge de 17 ans pour ses pamphlets en faveur de la contraception. Il est l'auteur du célèbre essai *The subjection of woman*, Londres, Longmans, 1869.

² Il n'y a guère que sur la peine de mort qu'il paraît en retrait par rapport aux positions abolitionnistes défendues par Bentham et Beccaria. Comme parlementaire, il refuse de voter l'abolition de la peine capitale. Selon certains commentateurs, il s'agit moins d'un écart avec l'utilitarisme et la minimisation des peines qu'au sein même de cette logique, la défense de l'argument selon lequel il existe des peines plus lourdes que la peine capitale. Cf Benoît Basse, « John Stuart Mill et la question de la cruauté de la peine de mort », *Revue d'études benthamiennes* [En ligne], 12 | 2013, mis en ligne le 10 décembre 2013.

URL : <http://etudes-benthamiennes.revues.org/683>

³ si tant est que nous puissions jamais parler d'un autre point de vue que depuis ce que les conditions de l'expérience nous permettent de dire.

Sa jeunesse est marquée par des lectures intensives sous les auspices de son père dont il hérite à la fois de dispositions intérieures solides mais aussi un caractère de compromis.⁴ Il se livre ensuite à diverses activités qu'il qualifie dans son Autobiographie de « *propagande de jeunesse* »⁵. Elles consistent en la rédaction d'articles de journaux, parfois pseudonymes, principalement orientés vers la défense des idées de son père et de l'ami de celui-ci Jérémy Bentham.

Sa jeunesse se termine brutalement en 1826, sous l'effet d'un surmenage, par ce qu'il appelle « une crise de mon histoire psychologique »⁶ qui marque un premier tournant dans sa vie et dans l'orientation de sa pensée dans une direction plus personnelle. L'histoire et la psychologie y joueront un rôle plus grand.

Sa rencontre avec Harriet Taylor quatre ans plus tard à 25 ans en constitue un second comme il le reconnaît lui-même: elle l'a rendu selon ce qu'il en dit à la fois plus hardi et plus prudent⁷ et a eu une forte influence sur son œuvre en partie composée à deux. Il précise dans ses mémoires que toutes ses publications furent autant les œuvres de sa femme que les siennes.

L'expérience qui nourrit l'œuvre de Mill, c'est aussi celle de son temps, traversé par la question des bonnes formes de gouvernement, les conditions à réunir pour qu'un régime représentatif soit démocratique, respecte la souveraineté populaire, une fois passées les convulsions révolutionnaires.

Par son père James et l'ami de celui-ci Jérémy Bentham, John Mill est imprégné de la doctrine utilitariste. Pour elle, l'esprit n'a pas d'autre tâche que celle de révéler des moyens nouveaux et inédits d'augmenter les plaisirs et de diminuer les douleurs, plaisirs et douleurs étant les matières mêmes de toutes les valeurs.

⁴ le goût de la « justice, tempérance, franchise, persévérance », Autobiographie, tr. G. Villeneuve, Aubier, 1993, p. 65. Il s'agit là d'autant de dispositions intérieures droites, inspirées de l'éthique aristotélicienne. Mill décrit son père comme à la fois stoïcien dans ses qualités personnelles, épicurien dans ses critères moraux dès lors qu'une action est jugée bonne ou mauvaise selon qu'elle entraîne du plaisir ou de la douleur - principe utilitariste -, mais aussi cynique, car n'ayant en réalité aucune foi dans le plaisir, mauvais guide dans l'obtention du bonheur. Il attribuait la plupart des échecs de la vie à une surévaluation des plaisirs, eu égard notamment au prix auquel on doit les payer.

⁵ Autobiographie, op.cit., p. 95.

⁶ Ibid., p. 128.

⁷ Ibid., p. 167.

Cette nouvelle doctrine morale et juridique entend faire cesser les querelles indécidables sur ce qu'il est naturel de faire et ce qui ne l'est pas.

« La conformité à la nature n'a absolument rien à voir avec le bien et le mal » écrit Stuart Mill⁸. L'utilitarisme est un conséquentialisme c'est-à-dire qu'il circonscrit rigoureusement le domaine légitime du jugement moral : c'est l'action et ses conséquences et non le caractère ou les motifs de l'agent qui doivent être jugées à l'aune du plus grand bonheur pour le plus grand nombre. Sans cette limitation, on sortirait du rationnel pour entrer dans le domaine des jugements arbitraires et la morale perdrait son autonomie.

Mais la rencontre en 1826 de John Mill avec une énigme qu'il ne parvient pas résoudre par le savoir et les discours hérités va infléchir sa pensée. Cette énigme, c'est la question du désir, ce qui rend la vie désirable⁹, autrement dit la rencontre avec le réel, ce qui échappe par définition à la rationalité. Saturé de discours et sans désir véritable, Mill vacille mais ne sombre pas. Remailler le tissu de ses opinions, tout en veillant à ce que celui de la société ne se déchire pas trop mobilisera désormais ses activités auxquelles il pourra consacrer ce qu'il appelle dans son autobiographie « le reste de sa vie ». Son temps de répartira entre son emploi public au Ministère des Indes, son mandat de député à la Chambre des communes entre 1865 et 1868, son travail d'écriture et des promenades. S'il réussit à établir des propositions originales qui, même instables voire au bord du paradoxe, me semblent tenir ensemble, il le doit probablement à plusieurs facteurs favorables d'ordre autant esthétique et affectif que proprement éthique: l'amour qu'il porte à Harriet Taylor, sa capacité à désapprendre, de nouvelles lectures. Goethe lui ouvre l'esprit à la multiplicité des points de vue tandis que Humboldt et Coleridge lui enseignent que même la raison a une histoire et les vérités ne se disent qu'à moitié. Il peut ainsi élaborer une épistémologie faillibiliste qui va lui servir d'échafaudage pour le déploiement de sa logique (1843) et de son éthique.

Parmi les reprises effectuées par Mill, je me focaliserai sur deux d'entre elles parmi les plus originales, les plus influentes et le pivot de son dispositif de questionnement de la

⁸ « La nature », Paris, La Découverte, 2003, tr E.Reus, p93.

⁹ « *J'étais donc échoué dès le début de mon voyage (...) sans aucun désir véritable des fins auxquelles on m'avait si bien préparé, sans aucun plaisir de la vertu ou de l'intérêt général mais pas davantage de quoi que ce fut d'autre.* » Autobiographie, op.cit.p.132.

formule utilitariste benthamienne du plus grand bonheur pour le plus grand nombre: son utilitarisme indirect et son principe de non nuisance.

1. L'utilitarisme indirect selon Mill

L'utilitarisme indirect, inflexion que Mill apporte à l'utilitarisme à l'issue de sa crise de 1826, part toujours de la prémisse anthropologique selon laquelle « le bonheur est le critère de toutes les conduites et le but de la vie. »¹⁰

Mais il pose désormais que celui-ci ne peut être atteint directement :

« Je tenais à présent que ce but ne serait atteint qu'à condition de ne pas en faire un but direct. »¹¹ Et il ajoute :

« Ceux-là seuls sont heureux qui ont l'esprit occupé à autre chose qu'à leur propre bonheur. Visant ainsi quelque autre chose, ils trouvent le bonheur en chemin¹² ».

D'autre part, Mill observe, après les Stoïciens, que les êtres humains ne sont pas toujours ou pas seulement motivés dans leurs actions par la recherche de la satisfaction ou le souci d'éviter les peines. Les stoïciens avaient remarqué en effet que l'être vivant accomplit des actes parfois davantage orientés vers sa propre conservation ou son développement que directement tournés vers son plaisir. L'analyse plus approfondie du fonctionnement psychique montrera qu'un grand nombre de processus s'accomplissent indépendamment du plaisir voire contre lui. L'utilitarisme indirect emprunte en effet davantage à l'éthique et à la politique stoïciennes qu'aux épicuriens, seule école de l'Antiquité à mépriser la politique.

Ce n'est donc pas en visant directement le bonheur qu'on l'obtient, le sien propre pas davantage que celui de l'autre. Il viendrait comme par surcroît, en chemin. Cette conception a conduit à questionner l'autonomie du sujet, la place de la volonté, le bien fondé de l'hypothèse de l'*homo economicus*.

¹⁰ Autobiographie, *op. cit.*, p134.

¹¹ Ibid.

¹² Ibid. Et Mill poursuit : « Les grâces de la vie sont suffisantes pour qu'on puisse en jouir quand on les accueille en passant sans en faire son objet principal. Sitôt qu'elles le deviennent, on ressent leur insuffisance. Elles ne supportent pas un examen attentif. »

Cet utilitarisme indirect vient atténuer le fossé qu'il pourrait y avoir entre poursuite personnelle du bonheur et bonheur collectif, qui ne comporte pas non plus de garantie.

Une seconde inflexion marque la pensée personnelle de John Mill et éloigne le fils de la pensée de son père qui, animé du désir d'énoncer des règles générales de pensée et d'actions, a eu tendance à n'envisager de la nature humaine que ce qui est commun à tous les hommes. John va amorcer dans la trajectoire de la pensée morale un « tournant particulariste »¹³ :

« Je donnai pour la première fois à la culture intime de l'individu la place qui lui revient dans les nécessités fondamentales du bien être humain »¹⁴.

L'accent est dès lors mis sur le développement des potentialités et inclinations de chacun. Cultiver les sensibilités passives aussi bien que les aptitudes actives apprend-il encore de sa mésaventure, prenant cette fois acte de la brèche dans l'intentionnalité, appelée à connaître elle aussi une belle fortune.

Mill va encore plus loin, trop loin peut-être selon certains commentateurs pour rester utilitariste. Il considère que c'est une erreur que de traiter le point de vue moral sur nos actions et notre caractère comme le seul possible.

Il doit être associé à deux autres points de vue qui exercent aussi leur influence : leur aspect esthétique c'est-à-dire la beauté et leur aspect sympathique ou caractère aimable. C'est ce qui forme selon lui « l'art de la vie ».

Dans son *Essai sur Coleridge* en 1840, John Mill réaffirme l'importance de la sympathie: il fait de l'existence d'un principe vivant et actif de cohésion entre ses membres » une condition de stabilité d'une société politique. Ce principe de sympathie n'est plus comme chez Hume notre propension à recevoir les inclinations et les sentiments des autres mais davantage le sentiment d'une communauté d'intérêt entre ceux qui vivent sous un même gouvernement et sont renfermés dans les mêmes limites.

¹³ contre ce que Wittgenstein appellera un peu plus tard dans son Cahier bleu « la pulsion de généralité. »

¹⁴ Autobiographie, op. cit.,p135.

L'utilitarisme indirect est aussi une conséquence de l'épistémologie développée par Mill, dans son enquête sur les rapports entre science et vérité.

Son épistémologie morale fait en effet de la pesée contradictoire l'essence du jugement pratique. Il n'y a pas d'accès direct et entier à la vérité à l'échelle individuelle. La lutte souvent conflictuelle, parfois violente, des opinions doit pouvoir trouver sa place dans une démocratie délibérative et ouverte à la plus grande diversité des opinions.

Pour avoir une chance de dégager une vision correcte du bonheur général, cette délibération collective devra rechercher un équilibre entre, d'une part, des représentants compétents ou supposés l'être assez et de manière suffisamment pluraliste pour surmonter « leur intérêt de parti, de secte, d'Eglise, de classe sociale »¹⁵ et, d'autre part, la participation directe du peuple.

Celle-ci est plus facile à mettre en place à l'époque des réseaux sociaux qu'avant sans doute même si elle comporte d'autres instruments plus anciens comme le referendum. L'innovation de Mill, partisan de la démocratie participative et de ses effets de formation, consiste à inviter chaque citoyen à vivre la vie ou en tous cas la charge d'un fonctionnaire ou d'un élu au moins une fois dans sa vie pour voir ce que c'est, se former au goût du bien commun. Le postulat qui sous-tend la croyance dans les vertus de la discussion affirme que la liberté d'expression est nécessaire pour la concurrence des opinions dans la quelle triomphe l'opinion la meilleure.

Quand il réfléchit dans son *Système de logique* aux rapports entre liberté et nécessité, Mill soutient qu'il est possible pour chacun de modifier son caractère. Le caractère est certes formé par les circonstances de son existence mais le désir dans le double sens de volonté et d'énergie peut infléchir les destinées. Le caractère, propre à l'individu autonome qui définirait lui-même ses valeurs, ses façons de vivre et de penser par distinction de la tradition ou de l'influence des mœurs des autres demeure le fondement de la liberté personnelle mais il va dès lors s'agir de préserver son énergie.

¹⁵ *De la liberté*, Paris, Gallimard, tr L.Longlet, p86.

2. Le principe de non nuisance

Mill se penche dans son essai *De la Liberté* écrit avec son épouse sur la nature et les limites que la société peut légitimement exercer sur l'individu. Il dénonce comme despotique une démocratie qui, confondant la majorité avec la volonté générale, écraserait l'individu ou les opinions minoritaires.

Mill s'inscrit en effet dans la tradition des philosophes qui soutiennent plutôt une acception négative de la liberté c'est-à-dire absence d'opposition¹⁶. Pour lui, la liberté d'action, d'expression et d'opinion qui conduit à l'auto-réalisation ne peut faire l'objet d'aucune restriction hormis celles imposées par l'application du principe de non nuisance (*harm principle*) ou principe du tort. Ce principe repose sur la considération que chacun comptant autant, autrui ne doit pas davantage être entravé que moi dans la réalisation du plan de vie qui lui est propre et qu'il lui revient de conduire.

Dans ce cadre, tout individu peut donc se prévaloir d'un droit étatique garanti à découvrir son originalité propre et à la réaliser dans son histoire personnelle.

Ce principe de non nuisance conduit à sortir du champ moral le rapport à soi et les devoirs qu'on aurait envers soi pour faire vivre son désir. Pour lui et comme le souligne Ruwen Ogien¹⁷, « les infractions à ces devoirs ou l'ignorance de ces vertus relèvent plus de la bêtise que de l'immoralité ».

La partie de la conduite qui n'affecte que la personne ou qui, si elle en affecte d'autres le fait avec leur consentement, est ce que Mill appelle « la région propre de la liberté humaine »¹⁸.

Mill défend ainsi « la liberté des goûts et des occupations, la liberté de tracer le plan de vie conformément à notre caractère, la liberté de faire ce qui nous plaît et de risquer les

¹⁶ On trouve cette conception chez Hobbes, où la liberté des hommes signifie l'absence d'opposition, conception reprise par Locke, Mill puis Nozick. Il s'agit d'assurer aux sujets une marge de manœuvre protégée leur permettant d'agir librement, selon leurs préférences propres en ayant à subir le moins d'entrave possible.

Cf J.P. Cléro, J.S. Mill 1806-1873 : un utilitariste anti-utilitariste ? in *Histoire raisonnée de la philosophie morale et politique*, Paris, Flammarion, 2007.

¹⁷ R. Ogien, *L'éthique aujourd'hui. Maximalistes et minimalistes*, Gallimard, 2007.

¹⁸ *De la liberté*, op. cit., p78.

conséquences qui peuvent s'ensuivre sans être empêchés par nos semblables tant que nous ne leur nuisons pas, quand bien même ils devraient juger notre conduite ridicule, perverse ou mauvaise. »¹⁹

Il ouvre donc la voie à une éthique dite minimale où le but de la morale n'est pas de régler tous les aspects de notre existence mais seulement d'affirmer les principes élémentaires de coexistence des libertés individuelles et de coopération sociale équitable.

Il s'ensuit pour le législateur deux conséquences :

- La première, de portée négative : ce n'est pas à la société de fixer ses normes à partir de références dominantes quant à la conduite personnelle ou sociale. « La seule liberté digne de ce nom est de travailler à notre propre avancement à notre gré, aussi longtemps que nous ne cherchons pas à priver les autres du leur ou d'entraver leurs efforts pour l'obtenir. Chacun est le gardien naturel de sa propre santé aussi bien physique que mentale que spirituelle. Pourtant, « la société s'est appliquée (selon ses lumières) à forcer ses membres à se conformer à ses notions de perfection personnelle qu'à ses notions de perfection sociale. ».²⁰
- la seconde, plus positive, il lui revient de protéger la liberté de pensée, au sens le plus large : penser, sentir, liberté absolue d'opinions et de sentiments.

Mais Mill, avec sa clairvoyance, reconnaît deux points de limite à la fois au principe de non nuisance et à la délibération rationnelle en éthique : d'une part, « la disposition des hommes à imposer aux autres leurs propres opinions et préférences comme règles de conduite est fortement soutenue par des sentiments »²¹ ; d'autre part, « étendre les limites de ce qu'on peut appeler la police morale jusqu'à ce qu'elle empiète sur la liberté la plus incontestablement légitime de l'individu est de tous les penchants humains l'un des plus universels »²².

Sur le plan juridique, l'application de ce principe en droit pénal aura une influence sur le processus de modération des peines. Il conduira par exemple à renoncer à sanctionner

¹⁹ *Ibid.*, p78-79.

²⁰ De la liberté, *op. cit.*, p79

²¹ *Ibid*, p80.

²²*Ibid*.

des crimes sans victime de type offense à des entités abstraites ou à des symboles, des activités auxquelles nul n'a été contraint de participer et qui ne causent aucun dommage à un tiers (jeux d'argent...) ou bien des conduites qui ne causent de dommages qu'à soi-même (toxicomanie, suicide). S'agissant des torts causés à autrui, l'Etat ne sera fondé selon Mill à inquiéter que les individus dont les dommages portés à autrui répondent à la double qualification de graves et évidents.

Dans une acception positive, ce principe de non nuisance pourrait être étendu de manière limitée à d'autres principes d'assistance ou de solidarité comme l'assistance à personne en danger. Rendre responsable quelqu'un pour n'avoir pas empêché un mal reste toutefois l'exception.

La destination du système juridique est donc moins de régler les choses une fois pour toutes que de définir les habilitations de ceux qui peuvent prendre les décisions de les régler. Mais Mill ne peut se contenter d'une définition procédurale des habilitations ou d'un principe de retenue en matière pénale. Explorant le lien social à partir du point de vue des individus en conflit, il ne cesse d'insister sur la nécessaire tolérance. Le corpus des libertés fondamentales est une limite à la logique d'autorisation du pouvoir.

3. Résultats

Mill partage avec les utilitaristes le même refus de penser l'être humain à partir d'une morale transcendante ou a priori (intuitionniste). Il n'y a pas de phénomènes moraux en eux-mêmes, seulement une interprétation morale des phénomènes. Le raisonnement moral ou politique ne rencontre pas de terme naturel car il n'y a pas en la matière de raison à elle seule déterminante. La conclusion de la pesée demeure toujours provisoire : de nouvelles considérations ou une nouvelle pondération des considérations peuvent produire un nouveau jugement.

Par ailleurs, la prise en considération des intérêts chez les êtres humains, rivés à leur égoïsme psychologique, ne peut être écartée. C'est une morale qui paraît se dissoudre dans l'éthique avec sa normativité faible.

Mais l'approche bute sur un obstacle épistémologique plus robuste encore, lié à l'impossibilité d'accéder directement à l'objet d'étude, indépendamment de ses propres sensations.

On peut ainsi se demander jusqu'à quel point l'effort de Mill, en voulant enrichir le calcul utilitariste des plaisirs et des peines par des considérations morales et politiques comme la défense de la liberté et de l'égalité mêmes fondées épistémologiquement, demeure seulement compatible avec lui.

Ne conduit-elle pas au résultat inverse : affect du sage sceptique dont se rapproche le moraliste invité à dispenser ses conseils avec parcimonie, à suspendre son jugement quant à la détermination des plaisirs à rechercher ou à éviter lorsqu'il s'agit de conduites qui ne sont pas nuisibles à autrui? ou fatigue d'un moi qui ne s'accommode plus d'aucune limitation et vise son affirmation pure comme valeur imprescriptible?²³ L'inquiétude actuelle s'alimenterait alors d'une inflation de la revendication d'indépendance au nom du souci de soi ?

Certes, la force de Mill est d'avoir interrogé la possibilité d'un bonheur pour qui s'enchaîne à l'action efficace et aux impératifs de l'utilité. Il a compris que la félicité n'a pas d'objet ou s'accroche à des objets substituables, que le bonheur est transindividuel et de portée politique.

Dans cette perspective, le lecteur reste tout de même au milieu du gué. Le souci de Mill de fonder une science de la formation du caractère peut-il raisonnablement renouer avec l'enquête humienne sur la nature humaine en faisant fi de l'avancée décisive de Bentham quant à la nécessité pour la connaissance de l'être humain de traverser les processus fictionnels ?

En outre, l'utilité, loin de s'allier facilement à la liberté individuelle et à l'égalité, tendent parfois à la contrecarrer. Mais l'apport de Mill est d'avoir souligné que certaines conditions politiques sont indispensables à la recherche individuelle du bonheur comme la sécurité, la subsistance, la protection contre la douleur, l'égalité, cultiver les plaisirs de la sociabilité.

²³ Cf les analyses d'A. Renaut, *L'être de l'individu*, Paris, Gallimard, 1989.

Prise à son envers, la question du bonheur d'un point de vue politique peut passer par la celle que soulève Derrida concernant la cruauté. Où commence et où s'arrête la cruauté ? Une éthique, un droit, une politique peuvent-ils y mettre fin ? Pour passer à la décision, il faut un saut qui expulse du savoir et qui appelle de baliser cet espace de l'hétérogénéité, de la discontinuité radicale.

« C'est en ce lieu difficile à cerner, dans l'espace d'indécidabilité et de décision ouvert par la discontinuité de l'indirect que la transformation à venir de l'éthique, du droit et du politique »²⁴ a à advenir.

Florence Even

Centre Jean Bodin, SFR Confluences, UNIV Angers, Université Bretagne Loire

²⁴ J.Derrida, *Etats d'âme de la psychanalyse*, Galilée, 2000, p77-78.

Bibliographie

a) Ouvrages de John Stuart Mill :

Autobiographie, *Aubier*, 1993. tr *G.Villeneuve*
De la liberté, *Gallimard*, 1990, tr *L.Longlet*
L'utilitarisme, *Flammarion*, 1988, tr *G.Tanesse*
La nature, *La découverte*, 2003, tr *E.Reus*

b) Autres ouvrages

R.Ogien, *L'éthique aujourd'hui. Maximalistes et minimalistes*, Gallimard, 2007

c) Articles

J.P.Cléro, J.S. Mill 1806-1873 : un utilitariste anti-utilitariste ? in *Histoire raisonnée de la philosophie morale et politique*, Paris, Flammarion, 2007.